

Simon Van Booy

Outre-Atlantique



Outre-Atlantique

Collection Littératures créée par Henry Dougier

Éditeur : Emmanuel Dazin

Paru pour la première fois en langue originale sous le titre *The Illusion of Separateness*. © 2013 by Simon Van Booy.

© Éditions Autrement, 2013, pour la présente édition.

SIMON VAN BOOY

Outre-Atlantique

Roman

Traduit de l'anglais par Micha Venaille

Éditions Autrement **Littératures**

À Luke et Christina

*Nous sommes au monde pour réaliser
que nos différences ne sont qu'illusion.*

Thich Nhat Hanh

MARTIN

LOS ANGELES,
2010

I

Sa seule présence les rassurait.

Ils se sentaient protégés et lui faisaient totalement confiance.

Il restait à leur écoute sans dire un mot.

À l'heure où il se mettait au travail, tout le monde dormait encore, il pouvait alors penser à sa vie tel un enfant debout face à la mer. Toujours levé à l'aube, il partait en sifflotant le long des couloirs avec son seau, du savon à l'essence de pin et de l'eau bien chaude. Ses mains étaient devenues calleuses au contact de l'anse. Une fois plein, le seau bleu était lourd à porter. L'eau était vite sale, mais ça ne le gênait pas. Sa tâche accomplie, il posait son balai-brosse contre un mur et descendait au jardin.

Il lui arrivait parfois d'aller rouler sur la jetée de Santa Monica. Toujours seul.

Autrefois, il y avait fait une demande en mariage.

C'était un matin de brume et leurs destins étaient en train de s'inventer autour d'eux. Ils entendaient les vagues se briser sur le rivage mais ne voyaient rien.

À cette époque, Martin était pâtissier au café La Parisienne. Il portait la moustache, se levait très tôt. Elle était une actrice venue un jour prendre un café et qui n'était jamais vraiment partie.

Elle aurait aimé cette maison de retraite, Poussière d'Étoiles.

La plupart des résidents ont travaillé dans le cinéma. Ils descendent prendre le petit-déjeuner, en robe de chambre avec leurs initiales sur la poche poitrine. Ils l'appellent « *Monsieur Martin* » à cause de son accent français. Après dîner, ils s'installent autour du piano et se plongent dans leur passé. Ils ont connu à peu près les mêmes gens mais leurs souvenirs diffèrent. La fréquence des visites qu'ils reçoivent est un bon indicateur de leur notoriété.

Il arrive assez souvent que Martin soit pris pour un pensionnaire.

Ce serait plus simple de connaître son âge exact, mais les conditions de sa naissance restent un mystère.

Il a grandi à Paris. Ses parents tenaient une boulangerie et habitaient un trois pièces à l'étage.

Lorsque Martin a eu l'âge d'entrer à l'école, ses parents l'ont installé à la table de la cuisine devant un verre de lait et ont commencé à lui raconter l'histoire de cet enfant qu'un inconnu leur avait donné.

– C'était l'été, a dit sa mère. On était en pleine guerre. Je ne peux même pas dire à quoi ressemblait cet homme, je sais seulement que je me suis retrouvée d'un coup avec un bébé dans les bras. Tout s'est passé si vite.

Martin aimait bien cette histoire, il avait envie d'en savoir davantage.

– Ensuite, ta mère est entrée dans ma boulangerie avec l'enfant pour lui trouver quelque chose à manger, a poursuivi son père.

– Oui. C'est comme ça que nous nous sommes rencontrés.

Son père était debout contre la fenêtre, volets fermés. Il a confié à son fils qu'ils avaient attendu des années avant d'entamer des démarches officielles.

Les larmes de sa mère se figeaient en cercles sur la nappe. Martin a examiné ses mains. Ses ongles étaient très lisses, les lunules à peine visibles. Elle lui a caressé la joue et il a rougi. Il a imaginé les mains rugueuses d'un étranger et a senti le poids d'un bébé dans ses propres bras.

Lorsqu'il leur a demandé ce qui était arrivé à cet enfant, ils se sont cru obligés d'être francs. Martin ne pouvait détacher les yeux de son verre de lait. Et les larmes ont fini par couler. Sa mère a quitté la table et est revenue avec une bouteille de sirop de chocolat. Elle en a versé un peu dans son lait en le délayant avec une longue cuillère.

Et elle a déclaré :

– Notre amour pour toi sera toujours plus fort que n'importe quelle vérité.

Il a été autorisé à dormir dans leur lit pendant quelques jours, mais ses jouets et la routine qui aurait pu lui permettre de récupérer commencèrent à lui manquer.

Peu de temps après, il a eu une sœur, Yvette.

Il était adolescent et elle avait six ans lorsque ses parents ont fermé la boulangerie et ont quitté Paris pour la Californie.

Martin n'a jamais bien compris pourquoi ils avaient attendu si longtemps avant d'entamer les démarches d'adoption. Il était étudiant en première année dans une modeste université de Chicago quand la vérité a été dévoilée. Il était au lit avec sa petite amie et il fumait.

Dehors, il neigeait. Ils avaient commandé des plats chinois. Un bon film allait commencer, à la télé. À l'instant où Martin se penchait pour attraper le cendrier, le drap a glissé, dévoilant son corps. Ses jambes étaient très musclées. Elle a posé sa joue contre elles. Il lui parlait du lycée de West Hollywood, un souvenir encore frais. Elle l'écoutait, mais soudain lui a avoué sa perplexité : elle se demandait pourquoi, à la différence d'autres Européens, Martin était circoncis. Il a arrêté d'assister aux cours.

Il lisait jusqu'à ce que sa vue se brouille.

Il faisait les cent pas devant la bibliothèque avant l'ouverture et travaillait jusqu'à la fermeture. Quand la directrice a découvert ce qu'il y faisait, elle lui a proposé d'utiliser un espace climatisé réservé au personnel. Il demandait des livres aux titres imprononçables. Chaque photographie était un miroir.

À la fin du semestre, il est rentré à Los Angeles.

Ses parents étaient très conscients qu'il apprendrait un jour quelque chose, mais ils ne pouvaient rien lui dire de plus. Ses affaires de bébé, trop abîmées, avaient été jetées.

Il accompagnait sa sœur à la plage et la regardait nager. Il s'installait sur les marches de l'escalier quand toute la famille était réunie devant la télé et il écoutait. Partait au milieu de la nuit pour de longues virées en voiture.

Il travaillait au café que tenaient ses parents. On y trouvait des croissants et des tartes aux fruits vendues dans des boîtes en carton fermées par des rubans bleu et blanc.

Un après-midi où il rentrait, sa tournée de livraisons achevée, Martin a trouvé porte close, les stores de la boutique étaient baissés. Il est passé par la porte de derrière, étonné qu'il fasse nuit aussi dans la cuisine. Mais, arrivé au comptoir, il s'est retrouvé tout d'un coup en pleine lumière, dans une pièce remplie à craquer de gens qui criaient : « Surprise ! »

Ils étaient tous en tenue de fête et il y avait des ballons attachés aux chaises. Tout le monde l'a embrassé sur les joues et le front. Pour la plupart, c'étaient des clients qu'il connaissait depuis des années, quelques-uns portaient la kippa. Puis on a entendu de la musique et des applaudissements.

Martin était stupéfait.

– Je ne comprends pas. Il s'est passé quelque chose ?

– On a juste eu l'idée de faire une sorte de fête pour ta majorité, expliqua sa mère.

– C'est la coutume dans toutes sortes de cultures, a ajouté son père.

À la suite de cela, l'histoire de Martin a commencé à circuler dans Beverley Hills. Des inconnus débarquaient pour faire sa connaissance, lui raconter *leur* histoire, lui montrer des photos, le persuader qu'il n'était pas tout seul – qu'il ne

serait plus jamais seul. Un jour, une femme est entrée dans la boutique et s'est figée devant le comptoir, face à Martin. Et elle s'est mise à crier : « Mon fils ! Mon fils ! Mon fils ! »

Les parents de Martin l'ont emmenée dans l'arrière-boutique et lui ont offert du thé bien chaud. Ensuite son père l'a reconduite chez elle, où sa sœur l'attendait dans l'allée.

Les dimanches étaient les journées les plus chargées.

Martin servait les clients et décorait les gâteaux d'anniversaire à la poche à douille remplie de crème glacée. Il se sentait le cœur léger devant la liste sans fin de tous ces noms, chacun avec leur petite voix ; chacun avec un cœur qui battait, mais de plus en plus fort, de plus en plus loin, résonnant à l'infini dans le silence.

Il était né une seconde fois dans une réalité cauchemardesque. L'histoire des autres avait toujours été la sienne. Il lui était insupportable de se l'imaginer. Des gens se cachant dans des égouts ; des femmes accouchant dans le noir, l'humidité et les ordures, étouffant leur bébé, que personne ne vienne le leur arracher.

Des familles éclatées, comme des petits bouts de papier jetés au vent.

Ils s'écrasaient sur son visage en tourbillonnant.

Martin a décidé de ne pas retourner à la fac. Son père a alors commencé à lui révéler tous les secrets de la farine, de l'eau, de la température, du temps de cuisson. Des recettes recopiées sur de vieilles cartes postales, une écriture en pattes de mouche. Audrey Hepburn prenait parfois un café avec sa

mère dans l'arrière-boutique. Elle riait en tenant sa tasse à deux mains. Arthur Miller et sa sœur Joan venaient prendre un thé avec des madeleines. Le café avait la réputation de tomber régulièrement à court de marchandises, il fermait souvent vers 15 heures.

Martin était un bon fils. Il travaillait dur et s'occupait bien de ses parents. Il estimait ne rien avoir à pardonner. C'est ce qu'il annonça à sa mère en 2002 sur son lit de mort : « Mon amour pour toi sera toujours plus fort que la réalité. »

II

Ils avaient déménagé en Californie à l'époque où Martin était adolescent.

Tout avait commencé par un télégramme d'une association internationale de défense des droits de l'homme, reçu chez eux à Paris. Il les informait de la reconnaissance officielle du comportement héroïque de sa mère pendant les années de guerre 1943 et 1944. Martin et Yvette, fous de joie, se sont mis à échafauder toutes sortes de scénarios. Ils se demandaient bien ce qu'elle avait pu faire de si extraordinaire mais, après dîner, elle a brûlé la lettre dans l'évier. Et le père de Martin s'est débarrassé des cendres par la fenêtre.

Quelques semaines plus tard est arrivé un certificat, avec son nom en lettres d'or. Il était accompagné d'une invitation à une cérémonie officielle. Là non plus, elle n'a pas répondu et, un soir, un avocat a fait son apparition au beau milieu du repas. Ils lui ont demandé de repasser une autre fois mais il a insisté.

– Je vous garantis que je n'étais pas dans la Résistance, lui a répété la mère de Martin. Il doit s'agir d'une autre Anne-Lise.

– Elle a raison, a confirmé son père. Nous n'étions même pas à Paris pendant la guerre. La boulangerie familiale était fermée.

L'avocat a insisté, ouvrant sa serviette :

– Mais j'en ai la preuve.

Martin et sa sœur ont été expédiés dans leur chambre. Ils ont d'abord essayé d'écouter à la porte, avant de se lasser.

Quelques heures plus tard, ils se sont déshabillés pour la nuit et se sont faufilés dans la cuisine. Leur mère avait pleuré. L'avocat était calme, affalé au fond de sa chaise. À la vue de Martin et sa sœur dans l'embrasure de la porte, il a ramassé ses affaires.

Il les a remerciés pour le repas, puis a jeté un œil sur la peinture écaillée, le parquet disjoint, la nappe délavée, les restes de cette viande plus qu'ordinaire qu'on lui avait servie avec un vin qu'il avait bu par politesse.

Et, sur le seuil, il a ajouté :

– Il y a également une récompense financière conséquente qui accompagne le certificat, j'ai bien peur que vous ne puissiez la refuser.

Ils ont utilisé la moitié de l'argent pour émigrer, l'autre pour ouvrir le café La Parisienne, dans un quartier de Los Angeles qui leur semblait calme et accueillant en 1955.

Aujourd'hui le café est toujours là et c'est Yvette, la sœur de Martin, qui le tient. Les habitués disent *bonjour* et *merci*,

Littératures - Roman

« John avait trois ans de moins et il était fou d'elle. Mais après l'attaque de Pearl Harbor, elle s'était demandé ce qu'il adviendrait d'elle s'il était envoyé au combat. De l'autre côté de l'océan, l'Europe se consumait. »

En France, c'est la guerre qui attend John. Son bombardier B-24 est abattu. Il échappe à la mort, erre dans la campagne ravagée, et fait une mauvaise rencontre : un soldat nazi, qu'il choisit d'épargner. À son tour, celui-ci sauvera une vie. Ces deux actes, comme en écho, se répercuteront des deux côtés de l'Atlantique, bousculant les destins.

Outre-Atlantique est un jeu de dominos où opère toute la magie Van Booy : l'art lumineux, enchanteur, d'un incurable romantique, capable de nous faire sentir qu'au fond ce qui nous sépare n'est qu'illusion.

Simon Van Booy, né en 1975 en Grande-Bretagne, vit aujourd'hui à New York. Il est l'auteur de nouvelles, pièces de théâtre et romans, dont *L'amour commence en hiver* (Autrement, 2012). Il a publié de nombreux essais et articles dans *The New York Times*, *The Times* et *The Guardian*. Ses œuvres ont été traduites en quatorze langues.

Traduit de l'anglais par Micha Venaille.

« *Un orfèvre des sentiments.* » ELLE.

Illustration de couverture :
© Harry Todd/Getty Images
Imprimé et broché en France

—

Retrouvez toute notre actualité sur
www.autrement.com
et rejoignez-nous sur **Facebook**

Extrait de la publication